Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 44 (1908)

Heft: 28

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

XLIVme ANNÉE

No 28.

LAUSANNE

11 juillet 1908.

L'ÉDUCATEUR

(L'Éducateur et l'École réunis.)

SOMMAIRE : *Avis. — Correspondance. — Pages oubliées. — Tendances nouvelles dans la formation du corps enseignant primaire. — Chronique scolaire : Vaud. Promenades scolaires. — Bibliographie. —* PARTIE PRATIQUE : *Ecole enfantne : Jeu : La roue du moulin. — Grammaire. Le genre des noms. La proposition, la phrase ; le sujet et le verbe ; l'attribut. — Résumé de leçons de choses : l'escargot, le moineau. — Composition : Cri du cœur. — Dictées. — Récitation.*

AVIS

Pendant les vavances d'été, soit jusqu'au Jeûne fédéral, l'ÉDUCATEUR sera bi-mensuel, mais donnera, en revanche, 24 pages au numéro.

CORRESPONDANCE

Nous rappelons à nos lecteurs que nous accueillons sous cette rubrique les vœux et les désirs du personnel enseignant, mais qu'en aucun cas nous ne publions de communications anonymes. Pourquoi G. H., institutrice, dont les critiques sont de tous points justifiées, ne nous donne-t-elle pas son nom et son adresse afin que nous sachions à qui nous avons affaire ?

PAGES OUBLIÉES

Préface du « Cours d'études, » par Condillac.

On suppose que les enfants sont incapables des connaissances qui demandent quelques réflexions ; et on attend pour leur donner ces connaissances qu'ils aient un certain âge qu'on nomme l'âge de raison, et qu'on ne fixe pas. On dirait qu'il y a dans la vie un moment où la raison, que nous n'avions pas le moment d'auparavant, nous est tout à coup infuse. Voyons quelle est la cause de ce préjugé.

Dans l'origine des sociétés, il n'y avait encore ni arts ni sciences. Toutes les connaissances se bornaient à quelques observations que le besoin avait fait faire, et qui étaient en trop petit nombre pour qu'on sentît la nécessité de les distribuer dans différents corps.....

Au lieu de conduire les enfants d'observation en observation, comme des ignorants qu'on veut instruire, on commença avec eux comme s'ils avaient été instruits, et qu'il ne restât plus qu'à mettre de l'ordre dans leurs connaissances. Ils ne purent rien comprendre aux principes généraux, parce que ces principes supposaient des observations qu'on ne leur avait pas fait faire, et ce fut alors qu'on dit : ils ne sont pas capables de connaissances, il faut attendre qu'ils aient l'âge de raison. Mais il n'y a point d'âge où l'on puisse comprendre les principes généraux d'une science, si on n'a pas fait les observations qui ont conduit à ces principes. L'âge de raison est donc celui où l'on a observé ; et, par conséquent, la raison viendra de bonne heure, si nous engageons les enfants à faire des observations.

Pour savoir comment nous devons nous conduire avec eux, la première précaution à prendre est de savoir comment nous concevons nous-mêmes les choses que nous avons apprises. Il faut décomposer l'esprit humain, c'est-à-dire, observer les opérations de l'entendement, les habitudes de l'âme et la génération des idées.

Aussitôt que cette analyse est faite, le plan d'instruction est trouvé : on sait du moins par où on doit commencer, et il n'en faut pas davantage. On verra que la vraie et l'unique méthode est de conduire un élève du connu à l'inconnu, qu'il suffit, par conséquent, de commencer par ce qu'il sait, pour lui apprendre quelque chose qu'il ne sait pas encore ; et qu'en reprenant à chaque connaissance qu'on lui aura donnée, on pourra le faire passer, sans effort, à une connaissance nouvelle. Il faudra seulement être attentif à ne franchir aucune des idées intermédiaires : encore cette précaution deviendra-t-elle inutile, lorsque son esprit plus exercé les pourra suppléer.

Ce plan est simple. Il ne condamne pas à étudier les sciences dans les systèmes qu'on a faits. Au contraire, il faut qu'il oublie tous les systèmes, et que, paraissant les ignorer autant

que son élève, il commence avec lui, et aille avec lui d'observation en observation, comme s'ils faisaient ensemble les mêmes découvertes...

La nature a indiqué aux premiers hommes l'unique méthode des découvertes, puisqu'elle les a mis dans la nécessité d'observer; s'ils n'ont fait d'abord que des progrès bien lents, ce n'est pas que cette méthode soit lente par elle-même, c'est que l'instrument avec lequel ils observaient ne leur était pas assez connu.

Ils se seraient servis de leur esprit avec la même facilité qu'ils se servaient de leurs bras, si dès les commencements ils avaient connu les facultés de leur entendement, aussi bien qu'ils connaissaient les facultés de leur corps. Capables de régler toutes les opérations de la pensée, ils auraient bientôt appris à lui donner de nouvelles forces. Ils auraient trouvé des méthodes, comme ils ont trouvé des leviers; et nous remarquerions en eux des progrès rapides, toutes les fois qu'ils auraient senti le besoin d'employer les forces de leur esprit, comme ils ont le besoin d'employer les forces de leur corps.

Le progrès des connaissances humaines n'a donc été retardé, que parce que les hommes n'ont ni assez connu leur esprit, ni assez senti le besoin de l'exercer. Par conséquent, pour faire usage dans l'éducation de l'unique méthode à laquelle nous devons tout ce que nous avons appris, il faut d'abord faire connaître à un enfant les facultés de son âme[1], et lui faire sentir le besoin de s'en servir. Si on réussit à l'un et à l'autre, tout deviendra facile: car au lieu d'imaginer autant de principes, autant de méthodes qu'on en distingue dans les arts et dans les sciences, on n'aura plus qu'à observer avec lui.

Ce projet n'est pas impossible à exécuter. Car si les facultés de l'entendement sont les mêmes dans un enfant que dans un homme fait, pourquoi serait-il incapable de les observer? Il est vrai qu'il les a exercées sur moins d'objets : mais enfin il les a exercées, et souvent avec succès. Pourquoi donc ne pourrait-on pas lui faire remarquer ce qui s'est passé en lui, lorsqu'il a fait des jugements et des raisonnements, lorsqu'il a eu des désirs, lorsqu'il a contracté

[1] On est obligé de faire des réserves sur ce point. *(Réd.)*

des habitudes ? Pourquoi ne pourrait-on pas lui faire remarquer les occasions où il a bien conduit ses facultés, celles où il les a mal conduites, et lui apprendre, par sa propre expérience, à les conduire toujours mieux ? Quand on lui aura fait faire ces premières observations, il en exercera ses facultés avec plus de connaissance : dès lors il sera plus curieux de les exercer; et, en les exerçant davantage, il se fera insensiblement une habitude de cet exercice.

Or, dès qu'un enfant connaîtra l'usage des facultés de son esprit, il n'aura plus qu'à être bien conduit, pour saisir le fil des connaissances humaines, pour les suivre dans leurs progrès depuis les premières jusqu'aux dernières, et pour apprendre en peu d'années ce que les hommes n'ont appris qu'en plusieurs siècles. Il suffira de lui faire faire des observations, lorsqu'il sera à portée d'en faire ; et lorsqu'il ne pourra pas observer par lui-même, il suffira de lui donner l'histoire des observations qui ont été faites...

Je conviens que l'éducation, qui ne cultive que la mémoire, peut faire des prodiges, et qu'elle en a fait. Mais ces prodiges ne durent que le temps de l'enfance. D'ailleurs ce n'est pas sur les enfants qui sont nés avec d'heureuses dispositions que cette méthode a plus de succès. Ils ont, au contraire, un éloignement naturel pour des études où la réflexion n'a point de part, et où la mémoire ne se remplit que de mots. Aussi montrent-ils peu de talents, et si par la suite ils se distinguent, c'est qu'ils ont eux-mêmes recommencé leur éducation. Mais combien d'inutilités ont-ils à oublier ! combien de préjugés à détruire ! combien d'idées fausses à corriger ! quel travail pour se débarrassser des entraves où l'on a tenu les facultés de leur âme ? et quels obstacles au développement et au progrès de leur raison ! Ce n'est pas qu'on doive négliger la mémoire : mais si l'éducation qui se bornerait à la cultiver est d'autant plus mauvaise qu'elle ne cultiverait en effet que cette faculté ; celle qui paraîtrait la négliger, l'exercerait encore assez, lors même qu'elle s'occuperait uniquement de la réflexion. Celui qui a beaucoup réfléchi, a beaucoup retenu. Si quelque chose lui échappe, il le peut retrouver ; parce que les réflexions qui lui sont devenues familières tiennent les unes aux autres, et peuvent toujours le reconduire où elles l'ont déjà conduit. Celui, au contraire, qui ne sait que par

cœur, ne sait rien en quelque sorte; et ce qu'il a oublié, il ne le retrouve plus, ou, du moins, il ne peut s'assurer de le retrouver.

C'est donc à la réflexion à préparer les matériaux de nos connaissances, à les mettre en ordre dans la mémoire, à en régler toutes les proportions ; et celui qui n'a pas appris à réfléchir, n'est pas instruit ou il l'est mal ; ce qui est pire encore.

Cependant on se récrie et on admire lorsqu'un enfant récite sans intelligence de longs morceaux d'histoire, ou qu'il parle plusieurs langues, sans savoir encore ce qu'il dit dans aucune. Ce ne sont pas là des connaissances; on est forcé d'en convenir: mais on croit que l'enfance n'est pas capable de meilleures études. On juge donc que, pour ne pas perdre un temps si précieux, il faut se hâter de remplir la mémoire de quelque manière que ce soit; et on se flatte qu'il restera toujours quelque chose, parce qu'il restera toujours des mots, comme si des idées ne resteraient pas plus sûrement, et qu'il n'y en eût pas, pour tout âge, à la portée de l'esprit...

Il ne s'agit donc pas de donner à un enfant toutes les connaissances qui lui serviront un jour ; il suffit de lui donner les moyens de les acquérir. Il importe peu qu'il exerce son esprit sur une chose jusqu'à ce qui l'ait approfondie, ou sur plusieurs sans en approfondir aucune : c'est assez qu'il exerce, qu'il se plaise à l'exercer, et qu'il se fasse toujours des idées justes. En un mot, il s'agit de lui apprendre à penser.... (Communiqué par Mi.)

TENDANCES NOUVELLES
DANS LA FORMATION DU CORPS ENSEIGNANT PRIMAIRE

Quiconque est un peu au courant des idées qui s'agitent, ces dernières années, dans le vaste domaine de la pédagogie, aura eu l'occasion de constater que des tendances nouvelles se font jour non seulement dans la manière dont nous, les maitres, devons envisager les élèves et respecter toujours plus leurs capacités et leurs dispositions personnelles, mais encore dans le domaine si important de la préparation professionnelle des futurs instituteurs. Depuis quelques années déjà, on se demande en France, en Allemagne et aussi chez nous, surtout dans la partie allemande de notre patrie, si l'Ecole normale ou le séminaire, comme il est organisé actuellement, est bien à même de procurer à l'instituteur et à l'institutrice toute la culture et tout le savoir dont ils auront besoin dans leur carrière. « Non » disent les uns, surtout dans les pays qui en sont encore au système du séminaire fermé, de l'internat, de la séquestration, qui risque de fausser ou de rétrécir l'esprit des futurs éducateurs. « Oui, mais à condition d'en modifier

l'organisation et le plan d'études », disent bien des pédagogues de valeur, qui connaissent tout particulièrement les besoins de l'école populaire. Tous sont pourtant d'accord sur ce point : c'est que le développement progressif des écoles normales doit marcher de pair avec les besoins nouveaux de l'école publique primaire qui en forment la base naturelle. Chez nous en Suisse, une monographie de nos trente-sept écoles normales, faite en 1896 par M. Suter, recteur, à Aarau, a prouvé que ce principe a été fidèlement observé pendant les quatre-vingts dernières années.

Il y a un second point sur lequel les novateurs paraissent d'accord, c'est qu'ils voudraient sortir le futur instituteur de l'isolement dans lequel il fait aujourd'hui ses études et le mettre en contact avec d'autres jeunes gens de son âge avec lesquels il devra entrer en relation plus tard, une fois dans la vie pratique.

En France, M. Massé, rapporteur du budget de l'Instruction publique, a proposé (voir *Educateur* 1906, N° 28-29, p. 436) de supprimer les écoles normales et de transférer aux Lycées la préparation des instituteurs, afin « de les faire participer à la culture large, variée, libérale et « humaine ».

M. Aulard, le distingué professeur à la Sorbonne et l'historien de la *Révolution française (Educateur* 1906 N° 44, p. 641) écrit au contraire : « Il ne faut pas supprimer les écoles normales primaires, mais les modifier de manière à les adapter aux besoins nouveaux, aux conceptions nouvelles ». Réduites au nombre d'une seule par circonscription académique, on pourrait y faire donner les leçons par un personnel d'élite, venant des grands lycées et même de quelques Facultés « comme on le fait actuellement pour les écoles normales de Saint-Cloud et de Fontenay ». Et plus loin, dans la belle étude de M. Aulard, je citerai encore cette phrase : « Ce que je voudrais, c'est que nos instituteurs primaires eussent été étudiants d'Université, où ils choisiraient, librement, dans les diverses Facultés, quelques cours qu'ils suivraient, tandis qu'à l'école normale on leur donnerait une instruction plus particulièrement pédagogique, plus particulièrement adaptée à leur future profession ».

En Allemagne, les mêmes tendances se font jour. En 1904 déjà, le congrès des instituteurs, tenu à Königsberg, a désigné l'université comme étant la source à laquelle les futurs maîtres devraient puiser leur science et leur culture. M. Muthesius, depuis deux ans directeur de l'Ecole normale de Weimar, préconise une réforme du séminaire, en attendant que l'université ouvre ses portes aux disciples de Pestalozzi. Il ne devrait plus offrir un enseignement encyclopédique complet, mais s'adapter davantage aux besoins des contrées. Le travail productif devrait dominer l'enseignement, qui serait, à son tour, simplifié, déchargé, concentré davantage en vue du but à atteindre. Et M. Muthesius voudrait surtout faire disparaître le caractère de mesquinerie, de routine et de subordination, encore inhérent pour beaucoup de personnes à l'enseignement dit « élémentaire » et à la profession du maître primaire *(Elementarlehrer)*. « Ce qu'on appelle vulgairement remonter aux éléments », dit-il, avec raison, « est en réalité une tâche d'une grande difficulté ». Et il rappelle la phrase de Gœthe : « Celui-là seul qui possède à fond une matière, est à même de l'enseigner d'une manière élémentaire ».

Un autre grand pédagogue allemand, M. le professeur Just, à Altembourg, herbartien très connu, a publié, il y a quelques mois, une étude sur la question qui nous occupe. D'après lui, l'université ne saurait donner aux futurs éducateurs les qualités dont ils auront besoin. L'instruction préparatoire que donne l'Ecole réale supérieure n'est pas, non plus, celle qui convient aux instituteurs. Comment faire? M. Just voudrait séparer nettement l'instruction préparatoire de la préparation professionnelle. La première serait acquise dans des établissements appelés séminaires, établis sur des bases assez larges pour que d'autres jeunes gens puissent s'y préparer à leur carrière et pour que des élèves des gymnases et des Ecoles réales supérieures puissent y entrer, ceci pour remédier à l'isolement actuel du normalien. La préparation professionnelle serait fournie par un établissement distinct du premier, appelé *Pädagogium*, avec deux années d'études, dont l'éthique, la logique, l'esthétique, la psychologie, la pédagogie générale et la didactique spéciale fourniraient le noyau, avec des exercices pratiques dans une école. Quelques branches importantes seraient seules enseignées à titre obligatoire et on fournirait aux élèves l'occasion de les approfondir et d'y faire des recherches personnelles. D'autres branches deviendraient facultatives, l'internat ne serait maintenu que pour le séminaire. En fait de langues étrangères, M. Just estime qu'une seule suffit au futur instituteur, mais qu'elle doit être apprise à fond.

En Suisse (je ne tiens compte que des établissements officiels), nous avons déjà à Soleure, à Bâle, à Schaffhouse et à Genève des écoles normales formant partie intégrante d'une Ecole cantonale, d'un collège ou d'une école supérieure de jeunes filles.

A Bâle, par exemple, le futur instituteur doit posséder le certificat de maturité classique ou scientifique et suivre ensuite pendant trois semestres les cours du séminaire pédagogique qui est rattaché à l'université. A côté de branches obligatoires, il peut suivre les cours qui l'intéressent le plus.

A Zurich, le corps enseignant a émis le vœux que l'instruction préparatoire soit confiée au gymnase et qu'un « séminaire pédagogique » soit ajouté à l'université. C'est là que les futurs instituteurs seraient formés. On les obligerait à travailler à fond une branche, d'après la méthode scientifique. Les exercices pratiques auraient lieu dans les différentes écoles de la ville. Les principales branches seraient l'anthropologie (somatologie et psychologie), l'éthique, la logique, la pédagogie, la didactique, l'hygiène, la langue allemande, l'économie politique, l'histoire et la philosophie.

Donc, de tous côtés, des idées nouvelles qui modifieraient complètement nos écoles normales actuelles. Est-ce à dire qu'elles sont destinées à disparaître? Je ne crois pas. On en modifiera peut-être l'organisation, mais je crois qu'on les maintiendra; M. A. Lüthi, professeur de pédagogie de l'Ecole normale de Küssnach (Zurich) dit, dans son compte-rendu pédagogique (voir *Annuaire de l'enseignement en Suisse*, 1906) auquel j'ai emprunté quelques-uns des renseignements qui précèdent : « L'école normale accorde une place importante à la langue maternelle et aux branches artistiques, sans négliger les sciences naturelles et les mathématiques. Par l'enseignement de la gymnastique, elle contribue au développement physique. Ni le gymnase, qui cultive surtout les langues anciennes,

ni l'Ecole réale supérieure, qui attribue la plus grande importance aux mathématiques et aux sciences, ne sont propres à développer la personnalité de l'élève comme le fait l'école normale, comme le fera surtout celle de l'avenir ». Y.

CHRONIQUE SCOLAIRE

VAUD. — **Compte-rendu du Département de l'Instruction publique.** — *Fournitures scolaires.* — Durant l'année dernière, plusieurs manuels ont été préparés : 1° Leçons de choses et éléments de sciences naturelles pour le degré intermédiaire. 2° Recueil de calcul écrit pour le degré supérieur. 3° Le Syllabaire illustré. 4° Le Guide méthodique pour l'enseignement du dessin. Des retards se sont produits dans l'achèvement de ces manuels, ils sont dus « au temps considérable que prennent les remaniements à apporter au travail original des auteurs et à la circulation des épreuves. »

Le Département a pu examiner les premiers travaux de la nouvelle carte murale du canton de Vaud donnant la représentation du terrain. Ils ont produit une excellente impression. Cette œuvre nouvelle paraîtra dans le courant de l'année de 1908.

Le *Manuel de lecture* de MM. Dupraz et Bonjour est en train de subir une transformation importante. Le nombre des passages sera augmenté d'une centaine environ.

La dépense totale pour les fournitures courantes s'est élevée à 48 045 fr. 26 et pour les manuels à 65 871 fr. 59. La moyenne des dépenses par élève s'est élevée à 2 fr. 48, ce qui est une somme bien minime en regard de l'excellent matériel livré aux élèves de nos classes.

Pour la première fois, les fournitures pour l'enseignement des travaux à l'aiguille ont été livrées aux communes. Leur qualité a été reconnue bonne par les maîtresses de travaux à l'aiguille. Cet immense progrès a été réalisé avec une somme relativement faible 59 652 fr. 10, soit 2 fr. 50 en moyenne par élève.

Musée scolaire cantonal. — Notre musée scolaire a continué à rendre de bons services au corps enseignant primaire et aux écoles vaudoises. Des nouveaux tableaux au nombre de 189 ont été mis à la disposition des instituteurs et des institutrices, ainsi que 176 dispositives pour projections lumineuses. Il a été établi aussi 20 séries de vues stéreoscopiques se rapportant surtout à la géographie de l'Asie et de l'Amérique.

Le nombre des prêts de modèles, de dessin et des ouvrages de la Bibliothèque pédagogique s'est élevé à 135. Le catalogue de la Bibliothèque est terminé et pourra être envoyé en 1908 aux autorités scolaires et aux membres du personnel enseignant. E. S.

Promenades scolaires.

Si les neuf années de période scolaire que la loi impose à tout enfant capable de les suivre, doivent souvent lui paraître bien pénibles, il est pourtant des moments où cette contrainte n'est plus un fardeau, mais une véritable jouissance ; ce sont en particulier ceux des promenades scolaires faites en commun ou maîtres, élèves et parents éprouvent des joies dont l'impression reste gravée tout au fond de leur cœur.

Il ne faudrait donc pas s'étonner d'entendre un enfant s'écrier que, pour lui, l'été est la plus belle saison de l'année ; il aime d'avance les sites qu'il sera appelé à parcourir et à explorer avec ses camarades. A cet égard on peut bien dire que les Alpes vaudoises sont l'une des régions les plus merveilleusement dotées de la nature ; on en trouverait en effet bien peu d'aussi riches en panoramas grandioses et superbes, en sites aussi intéressants qu'instructifs à parcourir.

Que d'occasions de donner au grand air et en présence des objets eux-mêmes une impressive leçon d'histoire, de géographie ou de sciences naturelles, et tout cela sous la forme agréable et attrayante d'un entretien familier.

Un progrès dont les enfants ne sont pas restés les derniers à profiter a été l'établissement des chemins de fer électriques de montagne dans les régions dont les sites les plus importants étaient susceptibles d'être reliés entre eux.

La création du Bex-Gryon-Villars-Chesières a été l'un de ces événements heureux que l'on a partout salué avec joie. Chacun des sites desservi par cette ligne est une station qui jouit au loin de la plus grande réputation, légitimée du reste par les avantages qu'elle offre soit au point de vue balnéaire et climatérique, comme Bex-les-Bains, soit comme stations estivales, comme Gryon, Villars, Chesières, Les Plans, où l'on respire un air frais et embaumé et d'où l'on jouit d'une vue à la fois superbe et étendue.

Un coin de terre aussi privilégié mérite bien d'être recommandé à tous les organisateurs de promenades scolaires, car c'est bien de lui qu'on peut dire avec une entière vérité qu'il est beau, intéressant et instructif tout à la fois.

Grâce au chemin de fer électrique Bex-Bryon-Villars-Chesières, l'accès de quelques sommités est rendu très facile, entre autres celle du Chamossaire, que l'on atteint facilement en deux petites heures, des stations d'Arveyres ou de Villars.

En visitant cette contrée, les enfants auront une occasion qui se présentera peut-être bien rarement dans le cours de leur vie d'écolier, c'est celle de voir les salines dont tous ont entendu parler à l'école et cela de manière à faire naître en eux le désir de les connaître un jour ou l'autre.

D'autre part, Bex-les-Bains est une station d'étrangers très importante où l'on peut admirer plusieurs grands hôtels et des établissements de bains de premier ordre.

Les organisateurs de promenades scolaires qui désireraient profiter des avantages du B. G. V. C. peuvent s'adresser à la Direction de celui-ci qui s'empressera de donner tous les renseignements nécessaires. Les prix de transport pour les écoles sont très réduits.

BIBLIOGRAPHIE

Hygiène de la bouche et des dents, par L. Winzeler, Lausanne. Payot et Cie.

Très intéressant et utile volume dans lequel l'hygiène de la bouche et des dents est traitée d'une façon complète et très claire.

Chacun pourra y puiser quantité de conseils utiles pour préserver ses dents, les entretenir en bon état ou soulager les maux qu'elles peuvent procurer.

Notons quelques conseils relatifs aux enfants et à la manière de les nourrir. Conseils qui démontrent que l'auteur (médecin-chirurgien) est un éducateur de mérite qui voudrait nous voir revenir à des habitudes plus simples et plus hygiéniques. A. P.

Erratum. — Notre correspondante genevoise signe *Antoinette* et non « Augustine » *Vuagnat*. Dont acte.

PARTIE PRATIQUE

ECOLE ENFANTINE

Jeu : La roue de moulin.

La moitié des enfants se donnent les mains et forment un cercle. Les autres, représentant les palettes de la roue, se placent à l'extérieur, entre deux enfants du cercle et posent une main sur leurs deux mains réunies, tandis qu'ils étendent le bras libre en dehors.

Pour faire tourner la roue ceux qui sont en dedans marchent de côté, au pas rompu si le mouvement doit être lent, et au pas de galop rapide s'il doit être précipité ; ceux qui sont en dehors, placés les uns derrière les autres, vont en avant au pas cadencé ou au pas de galop rapide.

Le jeu peut être accompagné d'un chant comme : Tourne, tourne, mon moulin. L'eau se précipite avec grand fracas. Les pilons en mesure tombent dans le moulin, etc.

Après avoir tourné dans un sens pendant la durée d'un couplet, la roue peut tourner dans l'autre ; il suffit à ceux qui sont les palettes de changer de main.

Le même jeu se répète ou continue avec les rôles renversés. Les enfants du cercle lèvent les bras, les autres passent dessous, se donnent les mains à leur tour et la roue se reforme.

E. W.

GRAMMAIRE *(Suite)*.

Le genre des noms.

Colette, l'orpheline,
Toujours en *jupon* noir,
Glane sur la *colline*
Du *matin* jusqu'au *soir*.

On a porté son *père*
Sous les cyprès, là-bas,
Son père et puis sa *mère ;*
Ils n'en reviendront pas.

Les noms de personnes désignent des êtres du sexe *masculin* ou du sexe *féminin*. Cette particularité du nom s'appelle *genre*. Il y a deux genres : le *masculin* et le *féminin*.

Père est du genre masculin ; *mère*, *orpheline*, sont du genre féminin.

Les noms masculins peuvent être précédés des articles *le* ou *un* ; *le père, un frère*. Devant les noms féminins on peut mettre les articles *la* ou *une : la mère, une sœur*.

Les noms de choses ont aussi un genre, que l'on reconnaît à l'article qui peut les précéder. Les mots *matin* et *soir* peuvent être précédés des articles *le* ou *un* ; ce sont des noms masculins ; le mot *colline* est du féminin, puisqu'on dit : *la colline*.

I. La proposition simple.

A. 1. L'année a quatre saisons. 2. Le printemps est la saison des fleurs. 3. En été on récolte le blé. 4. L'automne nous apporte des fruits délicieux. 5. En hiver la nature dort.

On communique ses idées par la parole ou par l'écriture. Pour parler et pour écrire on se sert de *mots*.

Il faut ordinairement plusieurs mots pour exprimer une pensée.

L'ensemble des mots qui expriment une pensée s'appelle *proposition*.

II. La phrase.

B. 1. L'année a quatre saisons qui sont : le printemps, l'été, l'automne, l'hiver.

2. Les fleurs s'ouvrent au printemps, mais les fruits ne sont mûrs qu'en été ou en automne.

3. Quand le vent du nord souffle, (que les tourbillons de neige emportés par la rafale voltigent çà et là), on est bien dans les maisons de nos villages.

On est souvent obligé pour exprimer complètement la pensée d'employer plusieurs propositions.

On appelle *phrase* une ou plusieurs propositions offrant un sens complet.

III. Les termes essentiels de la proposition.

1. Le paysan travaille. 2. Le coq chante. 3. Médor aboie. 4. Le soleil brille. 5. Le jour paraît.

De qui parle-t-on dans la première proposition ? — Du paysan. — Le mot *paysan* est le *sujet* de cette proposition. Nommez les sujets des propositions suivantes.

Que fait le paysan ? — Il travaille. Le mot *travaille* marque une action : c'est un *verbe*. Indiquez les verbes des autres propositions.

Chaque proposition a au moins un sujet et un verbe.

Donnez un verbe à chacun des sujets suivants : Le feu. — L'eau. — L'étoile. L'abeille. — La poule. — L'écureuil. — Le chat. — Le cheval. — L'homme. — Dieu.

Donnez un sujet convenable à chacun des verbes suivants : Marche. — Rampe. — Vole. — Bêle. — Siffle. — Résonne. — Tourne. — Pleure. — Joue. — Pense.

L'attribut.

A. 1. Le soleil est brillant. 2. La terre est ronde. 3. La mer est immense. 4. Notre pays est montagneux. 5. Les Alpes sont hautes. 6. Le Léman est bleu.

B. 1. L'hirondelle est un oiseau. 2. La lune est une planète. 3. L'hiver est une saison. 4. La Suisse est un pays. 5. Les pierres sont des minéraux.

Le mot *brillant* indique une qualité. Le mot *est* affirme que cette qualité convient ou appartient au soleil. Quelle qualité attribue-t-on à la terre ? à la mer ? — à notre pays ? — aux Alpes ? — au Léman ?

Les mots brillant, ronde, immense, montagneux, hautes, bleu, sont les *attributs* des propositions.

Quand on dit : *L'hirondelle est un oiseau*, on attribue à l'hirondelle les qualités que possède la classe des oiseaux ; le terme *un oiseau* est aussi un attribut.

Nommez les attributs des propositions du § B.

On peut donc attribuer au sujet une *action* ou une *qualité*. La qualité est marquée par un attribut. L'action est marquée par un *verbe attributif*.

Les mots *est* et *sont* qui ne renferment pas l'idée d'un attribut, sont des formes du verbe *être*, non attributif.

Distinguez dans le morceau suivant les sujets, les verbes et les attributs des propositions.

(Soulignez le sujet ; mettez sur le verbe attributif la notation *v*, *a* ; sur l'attribut : *a*. Exemple : Le ciel brillait *v*, *a*. La patrie, c'est la Suisse *a*.)

Un ouragan.

Le ciel d'azur brillait de son éclat ordinaire, et une légère brise soufflait par intervalles. Vers une heure du matin le temps changea tout à coup. Les étoiles s'éteignirent derrière des vapeurs grisâtres. Une brusque secousse ébranle la charpente des maisons. Le tonnerre gronde, la terre frémit, les toits vacillent, tous les cœurs sont saisis.

La patrie.

Pour nous, la patrie, c'est la Suisse! c'est l'azur de notre lac, c'est le doux soleil, c'est la neige de nos cimes, le glacier, l'avalanche. La patrie, c'est le Rhin, le Rhône, c'est le Grütli et son histoire, c'est Winkelried et son généreux dévouement. La patrie, c'est tous nos concitoyens.

RÉSUMÉS DE LEÇONS DE CHOSES

Degré intermédiaire.

L'escargot.

L'escargot ou colimaçon est un petit animal de la famille des mollusques. Il y en a un grand nombre d'espèces. Plusieurs sont comestibles. De toute antiquité l'homme paraît s'être nourri de ces animaux. Les Romains les élevaient en grandes quantités. Aujourd'hui ils sont encore l'objet d'un commerce considérable. On consomme surtout les espèces grises et rayées.

Les escargots sont très nuisibles dans les jardins, les cultures et les vignobles. Ils dévorent les feuilles, les bourgeons et attaquent les fruits. Mais, ils ont, heureusement, beaucoup d'ennemis. Les hérissons, les crapauds, les lampyres leur font une chasse acharnée.

Le moineau.

Tout le monde connaît le moineau, moineau-franc ou pierrot des rues. De taille médiocre, trapu, robuste, avec le bec court et conique, il vit par bandes et se nourrit de graines, de fruits et d'insectes. Les mâles ont des couleurs plus vives et plus tranchées que celles des femelles.

Il y a environ trente espèces différentes de moineaux. Dans nos campagnes on trouve le moineau-friquet, plus petit et moins trapu que celui des villes.

Les quelques services que rendent les moineaux en détruisant les insectes pour donner la becquée à leurs petits ne compensent peut-être pas les dégâts qu'ils font dans les vergers et les champs de céréales. Leur nom a probablement été tiré de la comparaison qu'on a pu faire entre leur plumage et l'habit des moines.

(D'après divers). G. C.

COMPOSITION

Degré supérieur.

Cri du cœur.

J'étais descendu, aux jours de la moisson, dans mes champs, où mes hommes avaient mis la faux dès le matin. En attendant de les engranger, je comptais

les gerbes couchées l'une près de l'autre en longues rangées, calculant au poids le nombre des mesures de froment dont ma pensée entassait déjà les blondes collines dans mes greniers. Les blés encore debout déroulaient leurs reflets, nuancés du jaune clair aux ors somptueusement fauves ; moins précoces, les avoines à la grappe légère frissonnaient en une nappe argentée dont les moires capricieuses ont la grâce d'une eau limpide qui court au soleil. Au loin, rompue par les massifs d'arbres, nettement barrée par les haies des chemins de desserte, déferlait la marée des prés gras, bientôt mûrs pour une seconde coupe, et que bordait à l'horizon le mince ruban d'argent vif du lac, où le soleil s'inclinait dans une gloire.

Le soir s'annonçait d'ailleurs par un souffle frais qui descend chaque jour, régulièrement, par toutes les brèches de la montagne. Déjà les glaneuses se formaient en groupes et se retiraient de mon champ, leur cou, noir de hâle, pliant sous leur javelle.

Dans les années où les récoltes étaient belles, j'aurais invité toute la nature au « *Ressat* » qui devait clore la moisson en réunissant maîtres et domestiques autour d'une longue table dressée dans l'herbe. Ne fallait-il pas nous réjouir, moi et les miens, en cette saison qui m'avait donné en abondance épis grenus et foin roux tombant sous la faux par larges andains ? Et les bras avaient à peine le temps de se reposer entre les récoltes qui se poussaient l'une l'autre : sur les coteaux les mieux exposés, les raisins s'enlumineraient bientôt en grosses perles d'ambre ; et je sentais déjà ma main toute parfumée des pommes rebondies que, dans quelques semaines, je détacherais délicatement de leurs branches. Et c'étaient les noix que les grandes gaules abattraient dru comme grêle en un tourbillon de feuilles jaunies, et les châtaignes, et tant d'autres biens de la terre pour lesquels il faudrait peut être élargir fenil, cave et grenier.

Tous mes moissonneurs s'étaient éloignés : je me trouvais seul. A cette minute où toute la fièvre du monde semblait suspendue dans un sourire, le grincement des faucilles et des chariots se fondait en l'immense bruissement des blés. Je crus entendre le « *hosannah de l'humanité rassasiée* ».

D. SAMUEL CORNUT.

DICTÉES

Degré supérieur.

Soyons propres.

La propreté, c'est la santé : ne l'oublie pas, jeune fille. C'est aussi l'aimant qui attache la famille à son intérieur. Quand chaque chose est à sa place et ne laisse rien à désirer, l'œil s'égaie, le cœur s'épanouit, et l'on se sent heureux, alors même qu'il y aurait de la misère, un revers de médaille sous ce bien-être extérieur. Les heures passent toujours vite quand l'esprit et le cœur ont leurs aises ; les jolis tableaux raccourcissent les longues distances, les intérieurs gracieux retiennent les gens au logis. La toilette de la maison est une marque qui ne trompe point ; lorsqu'elle ne prouve pas l'aisance, elle prouve au moins l'intention d'y arriver. La malpropreté de la maison est un signe de désordre, de

dégoût et de décadence. La propreté, c'est la sûreté. Tu ne laisseras pas la suie s'amasser dans ta cheminée : une étincelle pourrait y mettre le feu.

(G. A.) P. Joigneaux.

Les fleurs.

Comme les oiseaux, elles sont les messagères et les images colorées des diverses saisons. Celles-ci apparaissent au printemps avec les hirondelles; celles-là s'épanouissent au soleil d'été, tandis que tout vibre et que tout chante autour d'elles; d'autres annoncent l'automme comme des pigeons nomades; d'autres, l'hiver, avec les corneilles, et lorsqu'après la fonte des neiges on les voit renaître sur le sol reverdi, on croirait que pendant la froide saison elles ont, comme les oiseaux, émigré en de plus chauds climats.

Dès notre premier âge, les fleurs attirent nos regards et occupent notre attention. Plus tard, elles se lient aux diverses péripéties de notre vie. C'est avec un bouquet de fleurs que nous célébrons dans notre enfance un joyeux anniversaire, c'est une couronne de fleurs qui orne la tête de la fiancée, au jour du mariage. Hélas! ce sont des fleurs que nous déposons sur la tombe de ceux que nous avons aimés! X. Marmier.

Pourquoi la tolérance est nécessaire.

Le genre humain est semblable à une foule de voyageurs qui se trouvent dans un vaisseau; ceux-là sont à la poupe, d'autres à la proue, plusieurs à fond de cale, et dans la sentine. Le vaisseau fait eau de tous côtés, l'orage est continuel. Misérables passagers qui serons tous engloutis! faut-il qu'au lieu de nous porter les uns aux autres les secours nécessaires qui adouciraient le passage, nous rendions notre navigation affreuse! Mais celui-ci est nestorien, cet autre est juif; en voilà un qui croit à un Picard[1], un autre à un natif d'Eisleben[2]; ici est une famille d'ignicoles, là sont des musulmans, à quatre pas voilà des anabaptistes. Hé! qu'importent leurs sectes? Il faut qu'ils travaillent tous à calfater le vaisseau, et que chacun, en assurant la vie de son voisin pour quelques moments, assure la sienne; mais ils se querellent, et ils périssent. Voltaire (1766).

Explication. — Appeler l'attention sur les mots qui indiquent les différentes parties d'un navire. — Que veut dire l'expression *faire eau?* — *Nestorien :* partisan des doctrines de Nestorius, patriarche de Constantinople qui fut condamné par le concile d'Ephèse vers 431. — *Ignicoles :* adorateurs du feu; on trouve encore aujourd'hui des adorateurs du feu sur les bords de la mer Caspienne, au pied du Caucase. — *Anabaptistes* : ceux qui ne faisaient baptiser leurs enfants qu'à l'âge de raison, ou les faisaient rebaptiser à cet âge. — *Une secte,* désigne ici une réunion de personnes qui se séparent d'une doctrine religieuse importante. — *Calfater*, garnir d'étoupe, de poix, de goudron les fentes d'un vaisseau pour empêcher l'eau d'y pénétrer. *(Man. général.)*

L'alcoolisme.

Il ne s'agit point ici d'un danger passager, mais d'un fléau qui prend un caractère permanent et dont les effets s'aggravent d'année en année, et qui par sa continuité et ses progrès est plus redoutable que la guerre ou les épidémies les plus

[1] Calvin. [2] Luther.

meurtrières. L'alcoolisme, en effet, ne frappe pas seulement celui qui boit en ruinant sa santé et son intelligence, en le poussant à la folie ou au suicide. Il frappe autour de lui tous ceux dont l'existence est liée à la sienne et pour lesquels il devient une charge et un danger. Il désorganise et ruine les familles. Il compromet la sécurité publique, et le nombre des crimes commis par des alcooliques s'accroît sans cesse. Enfin, ce qui est plus grave encore, l'alcoolisme ne borne point ses ravages à la génération présente. Les enfants d'alcooliques, victimes des excès des parents, portent dans leur sein un poison dont le médecin est impuissant à arrêter les effets.

La mer.

J'ai vu le jour s'éteindre au fond du golfe de Gascogne, derrière les monts Cantabres, dont les lignes hardies se découpaient nettement sous un ciel pur. Ces montagnes plongeaient leur pied dans une brume lumineuse et dorée qui flottait au-dessus des eaux. Les lames se succédaient azurées, vertes, quelquefois avec des teintes de lilas, de rose et de pourpre, et venaient mourir sur une plaine de sable ou caresser les rochers qui encaissent la plage. Le flot montait contre l'écueil, et jetait sa blanche écume où la lumière décomposée prenait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Les gerbes capricieuses jaillissaient avec toute l'élégance de ces eaux que l'art fait jouer dans le jardin des rois. Mais ici, dans le domaine de Dieu, les jeux sont éternels. Chaque jour ils recommencent et varient chaque jour, selon la force des vents et la hauteur des marées. Ces mêmes vagues, si caressantes maintenant, ont des heures de colère ! Alors leurs blancs escadrons se pressent pour donner l'assaut aux falaises démantelées qui défendent la terre. Alors on entend des bruits terribles et comme la voix de l'abîme redemandant la proie qui lui fut arrachée aux jours du déluge. Au-delà de cette variété inépuisable apparaît l'immuable immensité. Pendant que des scènes toujours nouvelles animent le rivage, la pleine mer s'étend à perte de vue, là-bas, à l'infini. G. A.

Le corbeau.

L'instinct du corbeau va jusqu'à l'intelligence.

Il vous est certainement arrivé de vous promener à travers les champs.

Très probablement, par quelque matinée d'automne, vous aurez suivi des yeux le travail du laboureur, dont le soc soulève une vague de terre brune, qui s'épanche régulièrement derrière lui.

Vous aurez sans doute remarqué que la bande des corbeaux suivait pas à pas la charrue dans sa marche, glanant la manne qu'elle leur livrait; vous aurez vu ces oiseaux, abdiquant leur méfiance, s'entraider jusqu'à la familiarité, passer et repasser entre les jambes des chevaux, et se contenter de pencher leur grosse tête ronde lorsque, arrivant près d'eux, l'homme agitait son fouet.

Mettez un fusil sur l'épaule de celui-ci, et la scène changera.

Il aura beau simuler l'indifférence, s'absorber dans le soin de diriger son attelage, les corbeaux ne le traiteront plus en ami. L'un d'eux poussera le cri d'alarme, et tous, s'envolant à tire-d'aile, iront se mettre en sûreté sur les grands ormes du chemin.

Les corbeaux connaissent-ils donc le fusil ?

Que l'expérience ait appris aux anciens qu'un tube de fer emmanché d'une certaine façon servait à planter de petits grains de plomb dans la chair des corbeaux, il n'y a là qu'une impression subie et conservée.

Mais que les recrues de l'année se montrent sur ce point aussi rouées que les vétérans, ce ne peut être que la conséquence d'une leçon reçue.

Cette leçon, qui l'a donnée ?

Ils ont de l'engin fatal une conception si nette, qu'ils ne le confondront jamais avec ce qui lui ressemble le plus, un bâton.

Couchez en joue, avec votre canne, ce corbeau qui picore à dix pas de la route que vous suivez, il vous regardera d'un air narquois qui semble dire : Ta menace est certainement d'un goût douteux, mais je dîne assez souvent de la mort pour en rire.

Et il ne recule pas de la largeur d'un ergot. G. DE CHERVILLE.

RÉCITATION

Degré supérieur.

La chanson du blé.

La terre douce te fournit
Une fraîche et profonde couche
Où tu pourras, comme en un nid,
Dormir sans que rien t'effarouche.
Quand tu seras las de ton rêve
Tu sentiras ton cœur gonfler,
Plein de désirs et plein de sève.
Germe, germe, beau grain de blé.

La terre t'a laissé passer ;
Sans effort elle s'est ouverte,
Car elle a peur de la blesser
Ta tête encor fragile et verte.
Vis et grandis puisque tu l'oses,
Car à ton tour tu t'es mêlé
Au grand concert de toutes choses.
Lève, lève, beau grain de blé.

Porte bien haut tes épis mûrs
Sous le soleil qui les caresse.
Espoir de tes germes futurs,
Ils sont ta gloire et ta richesse.
Réjouis-toi, la faux est prête ;
En gerbe on va les assembler ;
Leur mort sera comme une fête.
Mûris, mûris, beau grain de blé.

(D.) (Préludes et nocturnes, RENÉ MORAX).

Lausanne. — Imprimeries Réunies.